
L'ethnographie au secours de la nation

*Mobilisation de la culture populaire par les
lettrés canadiens-français (1850-1900)¹*

Gérard Bouchard, directeur
Centre interuniversitaire SOREP

LITTÉRATURE, CULTURE NATIONALE

Dans sa perspective immédiate, cette étude vise à éclairer les rapports entre littérature et ethnographie dans la deuxième moitié du XIX^e siècle québécois. Mais plus largement, au-delà de ces lettrés qui s'adonnaient à des relevés ethnographiques pour nourrir leurs efforts de création d'une littérature et d'une culture nationales, elle veut montrer l'action d'une élite socio-culturelle qui cherchait à conférer une cohésion et une légitimité à son idéologie – on pourrait presque dire en l'occurrence : à sa vision du monde, dans la mesure où l'entreprise mettait en cause une représentation à la fois de la collectivité canadienne-française et de la place que devait et voulait y tenir une classe sociale. Voici donc cette élite engagée dans une démarche dont l'enjeu officiel était l'avenir de la nation, de son

1. Dans le cours de sa recherche, l'auteur a contracté de nombreuses dettes, notamment à l'endroit de Fernand Dumont, Maurice Lemire, Yvan Lamonde, René Hardy, Catherine Velay-Vallantin et envers les personnes ayant participé au séminaire de la CEFAN (Université Laval) dirigé par Simon Langlois à l'automne de 1992. Jeannette Larouche, Judith Goulet et Carole Roy ont fourni une assistance technique très précieuse. Enfin, la recherche a bénéficié de l'appui financier de l'Université du Québec à Chicoutimi et du Fonds FCAR.

identité collective, et ce, dans un contexte socio-politique qui suscitait une grande insécurité (pensons à l'échec de la Rébellion, au recul consacré par l'Union, au compromis de 1867, à l'émigration massive vers les États-Unis). Elle a donc construit à cette fin une idéologie qui proposait des directions pour la survivance nationale et, bien sûr, fournissait une définition de la nation elle-même : une entité solidaire, homogène, indivise.

Il est pourtant certain que cette entité était porteuse d'importantes divisions ou clivages, qu'elle n'était ni unanime, ni homogène. Du coup, le discours national – qui se confond ici avec l'univers culturel de l'élite – se trouvait empreint d'ambiguïtés, sinon de contradictions. D'autres incohérences découlaient aussi du passé et de la situation du Canada français comme collectivité nord-américaine. Or, la démarche ethnographique, si étroitement associée à l'émancipation de la littérature nationale, avait précisément pour finalité d'atténuer, et peut-être d'effacer pour un temps ces contradictions. C'est du moins ce que nous entendons montrer : comment ce recours pseudo-scientifique a contribué à colmater les brèches du discours national².

Quelques définitions faciliteront la lecture du texte. La notion de peuple (ou de classes populaires) n'est jamais bien définie par nos auteurs. Nous la reprendrons à notre compte pour désigner les travailleurs manuels urbains et ruraux, de même que la couche la plus modeste des travailleurs non manuels. La culture du peuple (ou la culture populaire), souvent évoquée aussi par les lettrés, ne fait pas davantage l'objet d'une définition précise – on verra qu'il n'y a pas lieu de s'en surprendre. On retient toutefois qu'elle désigne, chez eux, une culture différente de la leur, non savante, peu alphabétisée. Il nous arrivera de reprendre également à notre compte cette référence, si vague soit-elle. Quant aux lettrés eux-mêmes, quelques-uns peuvent être considérés comme des écrivains de métier ; c'est le

2. Qui, lui, est maintenant bien connu, ce que nous dispensera d'y revenir. Voir, parmi de nombreux autres, Monière (1977) et Dumont, Montminy et Hamelin (1971). Précisons par ailleurs que notre étude est basée sur l'analyse de quelques revues (*Soirées canadiennes*, *Nouvelles soirées canadiennes*, *Foyer canadien*, *Revue canadienne*) et de la plupart des titres du répertoire apparaissant en annexe.

cas d'Henri-Raymond Casgrain, d'Arthur Buies et de Louis Fréchette. D'autres, plus nombreux, étaient des écrivains d'occasion, comme les deux Philippe Aubert de Gaspé (père et fils), Antoine Gérin-Lajoie, Nérée Beauchemin, P.-J.-O. Chauveau, Adolphe-Basile Routhier. Et, entre les deux pourrait-on dire, des Benjamin Sulte, Léon-Pamphile Le May, Joseph-Charles Taché, François-Xavier Garneau, N.-H.-E. Faucher de Saint-Maurice, Hubert Larue et autres. Tous, ils se recrutaient au sein des professions libérales, de l'enseignement, du journalisme et de la fonction publique³ et ils entendaient contribuer, chacun à sa façon, à la vie littéraire qui se constituait. Ils le faisaient à partir d'horizons très diversifiés et, certes, avec un bonheur très inégal ; en fait, ils avaient surtout en commun le goût des lettres ainsi que le souci de nourrir et de fortifier par leurs œuvres la jeune culture nationale du Canada français, d'où l'étiquette (« lettrés ») un peu imprécise sans doute et néanmoins assez appropriée par laquelle nous les désignerons.

LA NATION CONTRADICTOIRE

Il est utile, en premier lieu, non de faire l'inventaire des contenus qu'a pris le concept de nation durant la période étudiée, mais seulement de faire ressortir les tensions qu'il a abritées et quelques glissements de sens commandés par des visées idéologiques. Insistons d'abord sur le fait que le Canada français de la seconde moitié du XIX^e siècle – et plus précisément, celui qui correspondait au territoire actuel du Québec – était une réalité hétérogène à divers égards. Le clivage villes / campagnes s'accroissait rapidement, les urbains passant de 14,9 % de la population en 1851 à 39,8 % en 1901. Il en allait de même avec la diversification entraînée par l'industrialisation, dont l'avance était spectaculaire ; on le

3. Cette dernière filière a été particulièrement importante. Plusieurs des lettrés dont il sera question ci-après ont occupé des postes de fonctionnaires tels que secrétaire de municipalité (par exemple, F.-X. Garneau à Québec), bibliothécaire, greffier, traducteur, inspecteur d'école, archiviste, directeur de bureau de poste, secrétaire ministériel, sténographe, shérif. Sous ce rapport, les carrières de Pamphile Le May et de Benjamin Sulte comptent sans doute parmi les plus représentatives.

voit notamment par l'évolution de la production manufacturière, dont la valeur est passée de 15 millions \$ en 1861 à 154 millions \$ en 1901 (Hamelin et Roby, 1971 : quatrième partie)⁴. En ce qui concerne la société rurale, de nombreux historiens ont fait ressortir depuis 20 ans les inégalités croissantes dont elle était porteuse⁵. Sur le plan culturel, d'importantes disparités se marquaient également sous le rapport de l'alphabétisation, des parlers et de ce qu'on appelait naguère les niveaux socio-culturels. Les définisseurs de la nation se heurtaient ainsi à la difficulté d'intégrer tous ces fragments dans une représentation cohérente et rassembleuse de la collectivité canadienne-française.

Ce n'est pas le seul obstacle auquel ils devaient faire face. Au moins quatre autres difficultés gênaient leur entreprise, toutes liées cette fois au contexte historique du Canada français. Ainsi, par leurs œuvres, les lettrés se proposaient de glorifier l'idée nationale, d'illustrer sa substance, son emprise dans l'espace et dans le temps, son enracinement dans des traditions. Mais cette ambition ne trouvait pas son compte dans une historicité trop brève, à peine ébauchée, et dans une territorialité toute neuve, encore en voie de déploiement dans les régions péri-laurentiennes⁶. Un troisième obstacle résidait dans le fait que, s'étant donné pour tâche de travailler à la conservation du patrimoine national (selon l'expression consacrée), ces élites étaient en même temps convaincues de sa pauvreté et de la nécessité de le constituer d'abord⁷. Un autre encore tenait à la double allégeance culturelle, apparemment inconciliable, de ces lettrés : nourris de culture française et européenne, ils se devaient, pour occuper la position visée dans leur société, de produire des œuvres « nationales », c'est-à-dire typiquement canadiennes-françaises. Mais comment demeurer fidèles à la grande tradition française et, en même temps, s'en distinguer en moussant

4. Sur les divisions et les conflits qui caractérisent la société urbaine, voir Linteau, Durocher et Robert (1979 : 161-238).

5. Quelques références parmi d'autres : Bernier (1980), Dessureault (1987), Linteau, Durocher et Robert (1979), Pilon-Lê (1978, 1981).

6. Ce thème a déjà été exploré par Dumont (1973).

7. Voir à ce sujet un texte de Joseph Taché, dans la *Revue canadienne*, 1973, 10 : 211-219.

sa propre identité ? Un cinquième et dernier obstacle prenait racine dans les inquiétudes que suscitait la culture du peuple parmi les représentants de la culture savante – on pourrait même dire la suspicion dans laquelle ils la tenaient : pour des lettrés qui s'étaient voués à la difficile mission de perpétuer la culture française en Amérique du Nord et qui trouvaient leurs modèles dans les classiques du XVII^e siècle, quelles étaient les possibilités de rapprochement ou de fusion avec une culture populaire⁸ jugée très compromise dans l'américanité et bien mal en point sous le rapport de la langue et des mœurs ?

En rapport avec toutes ces impasses, et en particulier celles qui tenaient directement aux relations entre culture savante et culture populaire, on peut déceler trois attitudes ou stratégies ayant eu cours parmi l'élite culturelle. La première a consisté à surmonter le clivage en le niant en quelque sorte : il s'agissait de construire au-delà du social les représentations de la nation. La deuxième a pris la forme d'une dénonciation de la culture du peuple, avec l'intention de la corriger. La troisième, qui est le sujet principal de cet essai, a consisté au contraire dans une apologie de cette culture qui s'avérait tout à fait vertueuse dès lors qu'on savait en dégager l'essentiel. Mentionnons par ailleurs que ces trois positions, assez curieusement, se trouvent à des degrés divers chez les mêmes auteurs, ce qui révèle d'une autre manière l'état d'hésitation, sinon de confusion, qui caractérisait cette culture savante en émergence, en quête de définitions d'elle-même et des autres.

La nation au-delà du social

Il est remarquable que, durant les décennies antérieures à la Rébellion de 1837-1838, on ait assisté à l'élaboration d'une définition de la nation à la française, fondée sur la société civile et, indirectement, sur l'État (Hare, 1977 : chap. III). Les essayistes faisaient alors souvent référence au pays, à la patrie, aux « corps et états » qui

8. Nous utilisons cette notion pour désigner la « culture du peuple », comme le faisaient les lettrés eux-mêmes et avec la même imprécision (voir *supra*).

composaient la nation⁹. Dumont (1973) a montré comment la casure opérée par l'échec de la Rébellion a marqué la fin de cette tentative pour instaurer au Québec un modèle national républicain avec un fort contenu politique et social (démocratie, égalité...), arbitré par le droit. À partir des années 1840, cette conception de la nation a fait place, comme on sait, à une acception culturelle, largement affranchie du social et de l'État. Désormais, le cœur de la nation – on disait de plus en plus : de la nationalité – consistait dans la religion, la langue, une communauté d'origine et d'aspirations, des qualités morales, bien plus que dans des frontières, des lois, des institutions politiques ou civiles¹⁰.

Mais ce principe unificateur différait peut-être selon les allégeances idéologiques ? Nous avons en effet puisé ici chez les conservateurs ; qu'en était-il des libéraux ? La réponse à cette question n'est pas simple. D'un côté, chez des penseurs comme Dessaulles, David et Buies, on trouve la nation à contenu juridique et social, fondée sur le principe de l'autodétermination¹¹. Mais on relève aussi chez les Rouges, des énoncés beaucoup plus hésitants, sinon carrément conformes aux définitions conservatrices ; on peut donner en exemple Gonzalve Doutre (*Le principe des nationalités*, 1864) et même certains articles de *l'Avenir* et du *Pays* des années 1850. Nous avons donc affaire ici à un espace culturel qui, semble-t-il, n'est pas strictement identifiable à un courant idéologique particulier.

Sur un autre plan, cette nation définie par une référence prédominante à la culture finissait par s'affranchir également du territoire et de ses frontières politiques. La nation canadienne-française s'étendait en effet aussi bien aux Franco-Ontariens et aux Franco-Américains qu'aux Québécois. Dans la *Revue canadienne* (1888 : 276-282), Édouard Roy évoquait les destinées « des peuples canadiens-français des États-Unis ». De la même façon, et dans la

9. *Le Canadien*, 19 août 1809. Ou encore (30 août 1833) : « tous les éléments canadiens, usages, mœurs, institutions et corps canadiens... ».

10. À ce propos, on trouvera de nombreuses références dans Piette-Samson (1971a), Mathieu (1971), Bouchard (1971), Lemieux (1971), Eid (1978 : 231-249).

11. Voir, par exemple, Zoltvany (1971), Genest (1971), Saint-Arnaud (1971). Sur L.-A. Dessaulles en particulier, il faut consulter les *Six lectures sur l'annexion du Canada aux États-Unis* (1851), de même que Piette-Samson (1971b).

même revue (1873 : 211-219), Joseph Tassé déplorait la « dénationalisation » qui menaçait tous ces émigrés. En fait, et d'une manière plus surprenante encore, le concept s'affranchissait même parfois des groupes ethniques eux-mêmes. On apprend ainsi l'existence d'une nation canadienne, fruit de la fusion des « deux races »¹² ; car la survivance des « groupes nationaux » a pour but de fonder « une grande nation au nord de ce continent »¹³, etc. La capacité d'abstraction paraît ici sans limite. Elle avait pour heureux effet, entre autres, de gommer les inégalités, les divisions, les déchirures dans le social. Au mieux, on reconnaissait l'existence de clivages socio-économiques, mais pour montrer qu'ils n'étaient pas synonymes de rupture, qu'ils reflétaient plutôt une hiérarchie naturelle comme celle qui fondait l'harmonie familiale et l'ordre providentiel de l'univers¹⁴. Au reste, l'analyse des réalités sociales tenait très peu de place dans ces idéologies – mais cet énoncé vaut beaucoup plus pour la pensée conservatrice que pour la pensée libérale.

Dès lors, on ne se surprend pas que la notion de peuple elle-même soit également le siège d'une grande confusion. On lui donnait le sens parfois d'une catégorie sociale modeste ou défavorisée, et parfois (chez les Rouges) d'une entité juridique qui était le siège de la légitimité du pouvoir. Ailleurs, chez Garneau par exemple, le concept devenait synonyme de race ou de nation et il tendait alors à recouvrir l'ensemble de la société. Chez certains auteurs, enfin, le contenu du concept était soit amputé, soit nié tout simplement. Ainsi, il est intéressant de relever que, chez Laflèche, le peuple n'est souvent évoqué que par la bande et surtout en référence aux ouvriers, pervertis par la ville ou emportés par l'émigration aux États-Unis, comme s'il ne subsistait que des cultivateurs au Québec (Hardy, 1971). Mais la position la plus singulière est celle qui déniait au peuple toute possibilité d'existence autonome : l'être collectif que le concept prétendait désigner n'aurait existé que dans ses rapports avec une entité plus vaste, elle-même inscrite dans un ordre divin¹⁵.

12. E.-B. de Saint-Aubin, *Revue canadienne*, 1871 : 91-110.

13. Joseph-Charles Taché, *Revue canadienne*, 1873 : 519-526.

14. Voir Hardy (1971), Piette-Samson (1971a), Bouchard (1971), Galipeau (1971).

15. C'était, par exemple, l'idée de Taché (Piette-Samson, 1971a).

Combattre la culture populaire

Cette première parade consistait donc à atténuer ou à nier carrément les divisions sociales et à construire la nation à partir de références à dominante culturelle¹⁶. Une deuxième attitude conduisait les lettrés à reconnaître l'existence du peuple et d'une culture qui lui était propre, mais pour la dénoncer et la combattre. Nous avons évoqué plus haut le contexte d'insécurité collective dans lequel ces lettrés tentaient de s'imposer collectivement, comme gestionnaires de la culture nationale. Il est important de marquer, même brièvement, le double sentiment d'isolement (d'autres diraient d'aliénation) et de fragilité qui tout à la fois motivait et entravait cet effort¹⁷. Très scolarisés, un peu maniérés, nourris de culture européenne aristocratique et bourgeoise, ces pionniers de la culture savante étaient conscients de leur petit nombre et enclins à douter de leurs œuvres (les préfaces servaient souvent à s'excuser...), souffrant de la comparaison inévitable avec les grands maîtres français. Le sentiment de leur précarité était accentué par leur situation matérielle et sociale. D'une part, ils étaient privés d'une infrastructure culturelle, d'un environnement institutionnel qui aurait pu leur assurer une sorte de légitimité ou, à tout le moins, une viabilité : à eux seuls, ils craignaient de ne pouvoir « tenir » la nationalité. D'autre part, certains traits culturels des populations rurales, et surtout urbaines, leur étaient hostiles, en particulier cette sorte de complaisance envers la culture américaine qui pouvait faire craindre pour l'avenir des traditions françaises.

Ces références aident à comprendre quelques prémisses ayant commandé l'action des lettrés, notamment :

- la conviction que la culture nationale (entendons : la culture savante) était fragile, qu'elle en était encore à ses balbutiements. La littérature en offrait le meilleur exemple ;

16. Il en a résulté une sorte de paradigme de l'homogénéité qui a longtemps inspiré les sciences sociales au Québec, et d'abord l'ethnographie, comme on pouvait s'y attendre (voir à ce propos Bouchard, 1990). Nous y reviendrons.

17. Nous résumons ici un argument élaboré ailleurs (Bouchard, 1993).

- la crainte de l'américanité. On était convaincu que l'appropriation culturelle du nouveau continent allait entraîner une rupture avec les vieilles traditions françaises ;
- le souci de corriger la culture populaire, dirigé en priorité contre le parler, la tiédeur patriotique, les modes¹⁸.

À ces deux positions ou attitudes déjà assez paradoxales, sinon contradictoires, il s'en ajoutait une troisième qui, cette fois, conduisait ces mêmes lettrés à célébrer sans nuance les vertus de la culture du peuple.

Exalter la culture populaire

Dans de nombreux écrits de cette période, on relève d'abord une véritable idéalisation du peuple et de son rôle primordial dans la survivance nationale. Serge Gagnon (1978) l'a bien montré pour la production historiographique, à propos notamment de F.-X. Garneau¹⁹. Il faut relire aussi de ce point de vue le jeune Lionel Groulx de *Notre maître le passé* (1924) – si on nous permet d'étirer un peu notre période – pour voir jusqu'où pouvait aller l'expression de cette représentation, qui confinait dans ce cas à une sorte de délire. C'est en effet un portrait échevelé, bien loin de la réalité, qui était tracé de la famille paysanne canadienne-française : sobriété, intégrité, pureté de mœurs, sens de l'honneur, vaillance, harmonie, vigueur physique, respect de l'autorité, parents modèles (« pontificat domestique »), etc. En fait, ce florilège prolongeait au début du XX^e siècle un genre qui était déjà très prospère entre 1850 et 1900²⁰. Henri-Raymond Casgrain en avait un peu donné la consigne : il faut peindre le peuple non comme il est, mais tel qu'on voudrait qu'il

18. On pense ici aux innombrables campagnes d'acculturation qui, jusqu'au milieu du XX^e siècle, ont pris pour cible la langue, la chanson, les loisirs, l'habillement, etc.

19. Sur le même sujet, voir Reid (1980).

20. Dans cette veine, on connaît bien le roman du terroir, inauguré par Patrice Lacombe (*La terre paternelle*, 1846). Mais la poésie n'était pas en reste non plus ; voir par exemple un poème de Benjamin Sulte paru dans la *Revue canadienne* en 1867 (p. 702-704).

soit²¹. Cet aphorisme annonçait en même temps toutes les libertés que ces pseudo-ethnographes allaient s'autoriser avec leur objet.

On se doute bien toutefois que cette dernière volte-face dans la perception des réalités populaires a été le fruit de bien des accommodements et recadrages.

UNE ETHNOGRAPHIE SUR MESURE

L'idéalisation du peuple pavait la voie à une célébration de sa culture. Voici que les lettrés se découvraient une immense curiosité mêlée de sollicitude pour tout ce qui concernait la vie paysanne, contemporaine ou passé ; et une vocation scientifique aussi : il fallait relever fidèlement toutes les traces de cette culture pour en perpétuer la mémoire. Car la culture du peuple, transmise oralement, enregistrait l'Histoire, elle s'enrichissait à chaque génération, elle était une mine de connaissances qu'il fallait exploiter pour en nourrir la culture nationale. Voilà ce que professaient, chacun à sa façon, Casgrain²², Aubert de Gaspé fils²³ et d'autres. En conséquence, pour concrétiser son objectif d'originalité par rapport à la France, aux États-Unis et au Canada anglais, la littérature nationale n'avait qu'à se faire « le miroir fidèle de notre petit peuple »²⁴ ou « écrire sous la dictée du peuple »²⁵.

Les directions d'une enquête

La réalisation de ce programme a emprunté deux voies principales. Les lettrés se sont livrés à l'observation directe de la vie locale

21. *Œuvres complètes* (1873), I : 368. Sur ce sujet, voir aussi Lemire (1982).

22. « Les grandes ombres de l'histoire répercutées dans la naïve mémoire du peuple » (préface aux *Légendes canadiennes*).

23. « Les mœurs pures de nos campagnes sont une vaste mine à exploiter [Il faut] en enrichir ce pays » (*Le chercheur de trésors*, préface).

24. Henri-Raymond Casgrain, *Foyer canadien* (1866 : 26).

25. Faucher de Saint-Maurice, *À la brunante* (1874 : préface).

d'abord par le voyage. La littérature de la deuxième moitié du XIX^e siècle est assez fertile en récits d'excursions en chemin de fer, en bateau, en canot, en carriole, de préférence dans des régions éloignées en cours de peuplement. Il faut rappeler que cette période coïncide avec une expansion rapide de l'œkoumène québécois dans les arrière-pays de la vallée du Saint-Laurent. Comme tous les notables de ce temps, les lettrés furent sensibles au spectacle de la nation qui s'étendait et ils en dressèrent des comptes rendus aussi épiques que naïfs. Mentionnons ici les voyages de H.-R. Casgrain (en 1851) et du juge Routhier (en 1880) au Saguenay, de L.-H. Taché à l'île d'Anticosti en 1887, de Mgr Plessis dans le Golfe Saint-Laurent (récit publié en 1865), d'Hubert Larue à l'île d'Orléans (1861), d'Henri de Puyvalon au Labrador (1894), de J.-B.-A. Ferland sur les côtes de la Gaspésie (1877), de Napoléon Caron sur le Saint-Maurice (1888), etc.²⁶.

La plupart de ces écrits se ressemblent. On y trouve des descriptions de paysages et d'habitats, des rappels historiques, des croquis de la vie quotidienne avec ses traditions plus ou moins pittoresques, des scènes de défrichement et de labour²⁷. Ces reconstitutions prennent ordinairement un caractère fortement idyllique. Ce sont partout des paroisses enchanteresses et opulentes où la terre est exceptionnellement fertile, les pionniers valeureux, les familles harmonieuses et l'accueil... « très français ». Le soir, alors que le coucher du soleil embrase l'horizon, y répandant « ses flots d'or et d'azur », le chant du violon s'élève et va d'un foyer à l'autre raviver le rêve du pays. On découvre, dans Charlevoix, la nature byronnienne, les paysages alpestres, des cottages coquets. Vers Rimouski, on parcourt de vieux chemins chargés d'histoire, on renoue avec les mœurs patriarcales des anciens jours. Et dans le comté de Joliette, on peut voir à l'œuvre « nos colons héroïques, jetant ça et là, sur le sol du Canada, les jalons de notre destinée, les assises de notre

26. Certains de ces récits ont été publiés sous forme de livres ; on en trouvera la référence dans le répertoire annexé. D'autres ont paru dans des journaux et revues ; c'est le cas avec Hubert Larue (*Soirées canadiennes*, 1861 : 113-174), Mgr Plessis (*Foyer canadien*, 1865 : 73-280) et de nombreux autres.

27. Signalons sous ce rapport Trudelle (1863), Maurault (1866) ou Ferland (1861).

nationalité, les semences fructueuses de la divine religion ». Bien sûr, à l'occasion, l'harmonie est un peu rompue : ici par des jeunes gens qui vont aux bleuets en chantant de vieux refrains « qui ne sont pas tous d'une moralité irréprochable » ; là par un habitant qui signale au promeneur l'emplacement d'une « Île aux Morpions », ainsi baptisée par les gens de la place. Mais ces scories sont très rares et ne compromettent évidemment jamais l'excellente impression générale²⁸.

Dans le même genre, on nous permettra d'attirer l'attention sur un ouvrage d'A.-B. Routhier (1930) dans lequel il raconte un voyage effectué au Saguenay (plus précisément au Lac Saint-Jean) en 1880 en compagnie de deux notables français – le comte de Foucault et le magistrat Claudio Jannet. Selon les souvenirs de l'auteur, le périple, qui a duré huit jours, fut une succession de joutes intellectuelles assaisonnées de références gréco-latines, stimulées par le spectacle émouvant des tableaux champêtres, par les joies pastorales et la féerie des montagnes sauvages. Traversant des champs majestueux, les voyageurs poussent de chaleureux vivats à l'attention des habitants (sans doute un peu médusés...). Et, le soir venu, l'hospitalité de quelque presbytère accueille leurs soirées musicales et littéraires. Au retour, ils se réjouissent du contact si vivant qu'ils ont ainsi établi avec le vrai pays.

Plus simplement, ces voyages prenaient souvent la forme d'un pèlerinage aux sources de l'enfance, auprès de la famille ou du village natal, ordinairement durant les vacances estivales. On en profitait alors pour interroger les grands-parents ou les vieillards de la place ; on recueillait des données orales, ce précieux matériau de la littérature nationale.

Mais, quelle qu'en ait été la forme, ou le prétexte, ces pérégrinations sont révélatrices d'une conscience territoriale en formation, tout à fait en parallèle avec la conscience historique, mais suivant une autre dimension.

28. À titre d'illustrations, voir les récits publiés dans la *Revue canadienne* par Charland (1886 : 519-525), Lemoine (1871 : 183-199, 659-663), Gérin (187 : 33-60).

La production littéraire

Les écrits auxquels le courant ethnographique a donné lieu sont aujourd'hui assez bien connus, grâce notamment aux études que leur ont consacrées quelques membres du Centre de recherche sur la littérature québécoise de l'Université Laval²⁹. Nous nous limiterons ici à un bref rappel. On associe souvent ce phénomène culturel à ce qu'il est convenu d'appeler le Mouvement littéraire de Québec, et plus précisément aux *Soirées canadiennes* (1861-1865), puis au *Foyer canadien* (1863-1866) et plus tard aux *Nouvelles soirées canadiennes* (1882). Ses principaux animateurs furent, comme on sait, les Casgrain, Taché, Crémazie, Larue, Ferland, Garneau, Fréchette, Chauveau, Gérin-Lajoie, Bourassa, Le May et autres. Reprenant à leur compte un appel lancé en France par Charles Nodier³⁰, ils se proposaient de « soustraire [à l'oubli] nos belles légendes canadiennes »³¹.

Mais l'appel n'a pas été entendu que dans la région de Québec. Montréal et les villes de la vallée du Saint-Laurent se joignirent aussi au mouvement ; pensons à Honoré Beaugrand, J.-H.-H. Marchand (« Josette »), Paul Stevens, Nérée Beauchemin, Napoléon Bourassa, etc. Aussi, avant même les *Soirées canadiennes*, il faut rappeler les contributions du *Courrier du Canada*, du *Canadien*, de la *Revue canadienne* (première version : 1844-1848), du *Répertoire national* de James Huston, du *Littérateur canadien*. Longtemps aussi après les *Soirées canadiennes* ou le *Foyer canadien*, la *Revue canadienne*, publiée à Montréal entre 1864 et 1922, a diffusé régulièrement des extraits de données orales.

29. Signalons en particulier les nombreux écrits de Lemire et de Boivin. Voir aussi Beaudoin (1989) et Roy (1925).

30. « Hâtons-nous d'écouter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées, avant qu'il en ait rougi, et que sa chaste poésie, honteuse d'être nue, se soit couverte d'un voile comme Ève exilée du Paradis » (Nodier, 1837).

31. *Soirées canadiennes* (1861), p. i. Des écrits ethnographiques ont toutefois précédé les *Soirées*, comme l'atteste le *Répertoire national* de James Huston (1848-1850). Rappelons aussi que la première légende de Casgrain lui-même fut publiée dans le *Courrier du Canada* en janvier 1860 (« Le Tableau de la Rivière-Ouelle »).

Si on tient compte des effectifs de ce milieu littéraire, on peut se surprendre de l'ampleur de la production ethnographique. Pour la période 1850-1900, et en nous restreignant aux livres seulement, nous avons pu facilement recenser une cinquantaine de titres (voir répertoire annexé) auxquels on pourrait encore ajouter de nombreuses monographies d'histoire locale. Rappelons aussi que, pour l'ensemble du XIX^e siècle, le recueil bibliographique des contes littéraires constitué par Boivin (1975b) comprend 1138 titres et environ 700 auteurs³². Par ailleurs, en ce qui concerne le rayonnement idéologique de cette production, il importe de souligner que des esprits aussi bien libéraux que conservateurs y sont représentés, comme l'attestent les Beaugrand, Buies, Fréchette, Faucher de Saint-Maurice... En outre, les journaux de Montréal semblent s'y être adonnés autant que ceux de Québec. Nos lettrés semblent donc représenter l'ensemble d'une élite culturelle plutôt qu'une famille intellectuelle en particulier. Mais ce dernier point reste à démontrer d'une manière plus rigoureuse.

La thématique

Les lettrés s'intéressaient d'abord aux légendes, qu'ils confondaient couramment du reste avec les contes³³. Ces légendes « canadiennes » perpétuent le souvenir d'événements hors de l'ordinaire : accidents, meurtres, apparitions, monstruosité, diableries, histoires de géants, de maisons hantées, de naufrages. Ce sont des histoires édifiantes souvent, qui proposent des héros (prêtres, colons...) et d'où se dégagent des leçons patriotiques et morales. Le théâtre et les acteurs en sont toujours précisément identifiés : le docteur X dans telle paroisse du Bas-Saint-Laurent, tel bûcheron dans le Haut-Saint-

32. Pour la période antérieure à 1850, Hare (1971) a dressé un répertoire des contes publiés dans les journaux et périodiques.

33. Rappelons que le conte se situe dans un temps et un lieu assez vague et que ses personnages tout comme ses épisodes ne font pas ordinairement écho à un contexte ou à des circonstances précises. C'est au contraire le cas de la légende, toujours construite autour d'un événement particulier, ce qui peut entraver parfois sa diffusion.

Maurice, etc. On trouve aussi de nombreuses descriptions de coutumes, de traditions paysannes, de scènes de la vie quotidienne (ou « tableaux de mœurs »). Les lettrés s'intéressaient aussi aux particularités dialectales, à l'onomastique, à la toponymie, aux recettes culinaires, aux dictons et formulettes, au blason populaire (les Jarrets noirs de la Beauce, les Sorciers de l'île d'Orléans, les dindes de la Malbaie, les canons de Lorette...) et aux chansons, dont on a pu recenser une vingtaine de recueils manuscrits ou imprimés³⁴.

En ce qui concerne le traitement ou la présentation des données, il est remarquable que les traits culturels relevés sont toujours donnés comme appartenant au vieil héritage *français* : ces contes et légendes, ces dictons et chansons, on explique que ce sont les premiers émigrants français en Nouvelle-France qui les ont apportés et qu'ils ont été conservés intégralement depuis, grâce à la vigilance de générations de paysans fidèles à leurs racines. Comme le disait Benjamin Sulte dans un poème : « La foi qui les conduit, c'est la foi des ancêtres. C'est un dépôt sacré qu'intact il faudra rendre »³⁵. En outre, les lettrés avaient soin de souligner l'origine catholique de ce patrimoine où le surnaturel chrétien a généralement préséance sur le merveilleux païen. C'est du reste une raison pour laquelle ils préféreraient la légende, malléable et proche du paysan, au conte, souvent chargé d'intrigues subversives et de présences magiques, en plus d'observer une sorte de neutralité peu propice aux démarches d'identification. C'est ce qui permettait de garder aux messages véhiculés une couleur locale, condition essentielle de la littérature nationale. Les récits et les monographies mettaient en scène des lieux, des gens d'ici, et chacun pouvait s'y reconnaître. Enfin, l'allure moralisatrice, nous l'avons dit, se marque dans le choix des héros : des missionnaires, des vierges, de vaillants laboureurs, de valeureux et chastes soldats qui répandent la foi. Les punitions y sont fréquentes aussi, qui frappent ceux et celles qui ont dansé avec le diable, ont manqué de respect au prêtre, n'ont pas observé le repos dominical ou ont succombé à la séduction des revenants et autres loups-garous³⁶.

34. Voir à ce propos l'étude de Laforte (1973).

35. *Revue canadienne* (1867 : 702-704). Sur le même sujet, voir Roy (1925 70-71).

36. Sur ce point, voir aussi Boivin (1975a, 1987).

Le prisme national

Dans de brefs avant-propos ou paragraphes liminaires, les auteurs prenaient toujours soin d'affirmer l'authenticité de leur récit et la fiabilité de leurs données. En réalité, il est certain que les procédés de collecte et de traitement étaient très peu scientifiques. Les lettrés se sont construit une culture populaire à leur goût, usant de tous les raccourcis, déformations et sélections utiles. Concernant d'abord les modes de collecte des données, les références sont toujours très laconiques, souvent imprécises : on évoque des souvenirs de famille, des lectures, une conversation avec un vieux parent. Faucher de Saint-Maurice aurait appris de sa grand-mère plusieurs des légendes qu'il a reproduites. Casgrain a tiré d'un souvenir d'enfance à Rivière-Ouelle la légende de la jongleuse (1861 : 205-289), et ainsi de suite.

On pratiquait allègrement aussi la sélection et l'amputation. En plus de privilégier les légendes, pour les raisons signalées plus haut, les auteurs ont carrément tourné le dos à toute la culture populaire urbaine. Certains s'en sont expliqués bien candidement, tel Ernest Marceau, qui dénonçait la « romance insipide » des citadins³⁷. Le *Nouveau Monde* (9 sept. 1874) démontrait du reste que l'industrie et la ville ont une tendance culturelle essentiellement cosmopolitiste, c'est-à-dire dissolvante, appauvrissante ; l'agriculture, au contraire, est essentiellement conservatrice, c'est pourquoi l'attachement à la patrie (on pourrait ajouter : la culture nationale) procède de l'attachement au sol. Avec l'évincement de l'esprit païen se trouvait également supprimé ce que Lemire (1986) a appelé « l'esprit dionyisiaque » qui imprègne souvent l'imaginaire populaire. On tolérait la force physique et la violence, mais seulement au service du bien. D'une manière analogue, on écartait les influences nord-américaines, non françaises, ou on effaçait carrément leurs traces³⁸. Au besoin aussi, on trouvait plus commode de créer de la bonne culture

37. *Revue canadienne* (1882), p. 23-24.

38. Pour les chansons, ce genre de procédés fait présentement l'objet d'une recherche, sous la direction d'Anne-Marie Desdouts de l'Université Laval.

populaire en composant soi-même des légendes, des histoires de revenants, des contes du jour de l'An³⁹.

On aurait tort de ne voir là que des négligences, des maladresses de néophytes ou de la naïveté ; ces accommodements méthodologiques étaient au contraire explicitement recherchés au nom de la culture nationale à édifier. Selon David, il fallait que les générations futures soient pénétrées des vertus, de la moralité de leurs ancêtres. C'était le but de cette littérature : conférer de la gloire au peuple pour qu'il serve de modèle à la postérité⁴⁰. *Forestiers et voyageurs* de Joseph-Charles Taché est parmi les meilleurs exemples de cette entreprise d'acculturation ; nulle part ailleurs peut-être les Canadiens français n'ont été plus vertueux et exemplaires, plus catholiques et plus français.

LA COHÉSION RETROUVÉE

L'objectif de cette incursion dans la littérature ethnographique de la deuxième moitié du XIX^e siècle était de montrer comment le projet d'une culture nationale mis de l'avant par les lettrés a pu y puiser d'importants éléments d'une cohésion autrement compromise. Rappelons d'abord les cinq contradictions ou obstacles auxquels le projet se heurtait :

- un tissu social caractérisé par une rupture que les lettrés percevaient comme une opposition entre leur propre culture et celle du peuple ;
- le besoin de faire reposer la culture nationale sur une tradition, une historicité que démentait le contexte de peuplement encore relativement récent, même dans la vallée du Saint-Laurent ;
- l'incompatibilité entre, d'une part, un serment de fidélité et d'allégeance à l'endroit d'une culture canadienne-française

39. Voir dans la *Revue Canadienne* des contes et légendes de Joseph Royal (1895 : 168-178, 226-235), de Benjamin Sulte (1894 : 19-29), de Pamphile Le May (1895 : 365-371), etc.

40. Lemire (1987) a recueilli divers témoignages sur ce thème.

à conserver et, d'autre part, d'incessants constats de carence et de précarité de cette même culture⁴¹ ;

- une culture savante partagée entre, d'un côté, un attachement à des références françaises et européennes, à caractère universel, et, de l'autre, une vocation nationale à visée identitaire, nourrie de particularismes locaux ;
- la nécessité d'une fusion ou tout au moins d'un rapprochement avec une culture populaire mal en point, contaminée par l'américanité – étatsunienne et autre⁴².

Le recours ethnographique, tel qu'il était pratiqué par les lettrés, permettait dans une large mesure de surmonter toutes ces difficultés. D'abord, en postulant l'origine française des données recueillies et en effectuant les sélections utiles dans leur collecte, ils ancrèrent la culture du peuple dans le grand courant de la culture française et judéo-chrétienne (on montrait aussi que certaines légendes canadiennes-françaises perpétuaient de très vieux modèles bibliques). Il n'y avait donc pas de hiatus, mais une étroite communauté d'origine, une même filiation entre la culture savante et la culture populaire. Celle-ci, contrairement à ce qu'on aurait pu craindre, avait même bénéficié de son isolement pour conserver toute sa pureté. Du coup, la culture savante acquérait une sorte d'accréditation ou de légitimité historique : sa parenté avec la culture du peuple, en plus de supprimer une distance, l'enracinait dans le temps long de la tradition, dont elle pourrait désormais se réclamer. De la même façon, elle en retirait la substance et la vigueur qui lui faisaient défaut.

Par ailleurs, la culture nationale pourrait désormais poser ses assises non plus uniquement dans une minorité fragile, mais aussi dans le segment le plus nombreux et le plus stable de la nation. Les

41. Pensons aux charges de Crémazie contre la « société d'épiciers » ou au commentaire de Casgrain sur les « trésors d'ignorance [que] renferme ce pays » (Dassonville, 1956 : 53-54).

42. Il est significatif que l'héritage amérindien occupe peu de place dans le patrimoine culturel canadien-français, tel qu'il est présenté par les lettrés. Le souci de la « pureté » des origines prévalait.

lettrés y trouvaient d'autant plus de réconfort qu'ils entretenaient des perceptions très organiques de la culture populaire : culture d'analphabètes, transmise par la tradition orale dans la vie de tous les jours, un peu à l'insu des locuteurs et comme par inertie, dotée d'une existence quasi autonome qui la protégeait des intempéries de la politique et de l'histoire, tout à l'opposé de la culture des lettrés, cette construction éphémère, artificielle, qu'il fallait sans cesse restaurer. Or, cette source naturelle de la nationalité était en outre inépuisable ; il suffisait d'« écrire sous la dictée du peuple »⁴³, se nourrir de son imaginaire.

Une autre impasse se trouvait brisée : il n'y avait plus, dans la culture nationale, de dualité irréductible entre un pôle universel et un pôle national ou local, mais un heureux mariage, une convergence entre deux itinéraires. Transportés en terre québécoise, les modèles français s'étaient épanouis et enrichis au contact d'une grande nature généreuse. Taché le disait, à propos de la langue nationale, qui « doit être comme un écho de la saine littérature française d'autrefois, répercuté par nos montagnes, au bord de nos lacs et de nos rivières, dans les mystérieuses profondeurs de nos grands bois »⁴⁴. À cette condition, le recueil de vieilles chansons populaires d'Ernest Gagnon pouvait être salué comme une œuvre éminemment patriotique et nationale, comme tous les répertoires du même genre, qu'il s'agisse de contes, de légendes, de dictons, etc.

Enfin, dans une perspective pédagogique cette fois, ces lettrés-ethnographes se croyaient en mesure d'épurer la culture du peuple en détournant son attention des modèles et influences anglophones. Par la lecture des recueils mis à sa disposition, le peuple referait l'apprentissage de sa propre tradition, mais revue et corrigée, rendue à sa forme originelle. Ainsi, l'élite culturelle se posait en gestionnaire de toutes les composantes de la culture nationale ; c'est pourquoi elle se préoccupait tant de son expansion vers les nouvelles aires de

43. Faucher de Saint-Maurice, *À la brunante* (1874 : préface).

44. J.-C. Taché, *Trois légendes de mon pays*, Montréal, Beauchemin, 1930 : 29.

peuplement, comme l'attestent les nombreuses excursions évoquées plus haut⁴⁵. L'essor de la culture nationale comportait désormais la promotion de la tradition orale. Celle-ci, par la voie de l'écrit et grâce aux procédés raffinés de la création littéraire, accédait de la sorte à un statut plus noble qui la rendait plus durable encore. Et, bien sûr, dans l'opération, les lettrés en profitaient pour la décrotter et lui faire dire ce qu'elle voulait vraiment dire⁴⁶.

Chacun y trouvait donc son profit : la culture du peuple, rehaussée, accédait à l'immortalité, tandis que la culture nationale se voyait libérée des contradictions qui compromettaient son épanouissement.

L'ALIBI DE LA CULTURE SAVANTE

Il est assez clair que l'ethnographie pratiquée par les lettrés nous en apprend autant sinon davantage sur les lettrés eux-mêmes que sur l'objet supposé de leur démarche. Elle révèle, comme nous avons vu, les impasses et les inquiétudes qui étaient le lot de cette élite culturelle en émergence dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Elle éclaire aussi les stratégies et procédés mis en œuvre pour les surmonter. En prétendant décrire et réhabiliter la culture du peuple, c'est évidemment la culture savante qui se constituait elle-même. Et c'est pour cette raison que, dans le cours du présent essai, nous nous sommes cru dispensé de devoir fournir une véritable définition de la culture populaire. Les lettrés eux-mêmes ne l'ont pas fait puisqu'elle n'était pour eux qu'une feinte, un alibi. On rejoint ici la thématique familière de Hobsbawm et Ranger (1983) sur l'invention de la

45. En fait, les élites de ce temps allaient parfois jusqu'à penser que l'avenir de la nationalité résidait peut-être dans ces nouvelles régions qui s'ouvraient vers le nord, tournant un peu le dos au Québec ancien et à ses impasses. Autour de ce thème, nous avons montré que le peuplement du Saguenay a suscité une véritable utopie au XIX^e siècle (Bouchard, 1989).

46. Lemire (1986, 1993) et Boivin (1985) ont analysé les transformations – dans la structure narrative, dans les formes dialectales – qui ont accompagné le passage de cette oralité à l'écrit.

tradition⁴⁷. Le procédé s'est avéré efficace ; il a permis de réduire cette altérité gênante que représentait la culture du peuple et de restaurer à la fois l'unité de la culture nationale et sa double continuité avec la culture française. Au lieu d'une divergence : deux courants jaillis d'une même source.

À long terme cependant, le problème demeurait évidemment entier. Car il existait bel et bien une culture ou – disons, plus prudemment – des traits culturels propres aux classes populaires urbaines et rurales, en partie forgés à même leur expérience directe de l'américanité, en partie issus d'une transposition de modèles étatsuniens. Tôt ou tard, la culture savante serait confrontée avec ce qu'elle avait rejeté dans « les marges de la culture légitime », pour reprendre l'expression de Velay-Vallantin, et elle devrait alors renégocier ses liens avec la culture populaire. On sait que cette échéance a coïncidé avec la Révolution tranquille et l'évolution qui a suivi. L'utopie des lettrés aura donc vécu un siècle environ. Même si le mot paraît un peu excessif, nous n'hésitons pas à parler ici d'utopie, dans la mesure où les « marges » ont pesé de plus en plus lourd dans la balance de la culture nationale. Ses promoteurs postulaient en effet que :

- la culture paysanne constituait l'essentiel de la nationalité ;
- ses contenus étaient d'origine française et catholique ;
- la culture populaire se transmettait intégralement au fil des générations, comme si elle était immuable ;
- les données traditionnelles, coutumières et rituelles, en constituaient les expressions les plus vivantes ;

47. Une heureuse application en a été faite récemment à l'analyse des contes littéraires par Velay-Vallantin (1992) : « Il s'agit moins [pour les représentants de la culture savante] de réhabiliter la culture orale que de lui substituer une oralité factice, reconstruite, qui rejette, et pour longtemps, les véritables récits oraux dans les marges de la culture légitime » (p. 31). Ces remarques recourent également des analyses de Dumont (1982) à propos de la culture populaire dans la société contemporaine : « [Elle] est une construction de la culture savante qui, du même mouvement, s'édifie elle-même » (p. 38).

- les aires de colonisation reproduisaient à l'identique les formes culturelles des vieux terroirs laurentiens ;
- les écarts entre culture populaire et culture savante étaient supprimés du fait d'une supposée souche commune.

Sur un autre plan, il est utile de rappeler que cette démarche des lettrés de la seconde moitié du XIX^e siècle ne peut être bien comprise qu'en référence au rapport Durham et à la réaction de défense qu'il a suscitée parmi les élites canadiennes-françaises. En guise de réplique aux dénégations de Durham, il s'agissait, comme on sait, de démontrer l'existence d'une véritable culture nationale. François-Xavier Garneau, avec son *Histoire du Canada*, fut l'un des premiers à s'y employer. Une telle motivation a été clairement exprimée par des auteurs comme Aubert de Gaspé et Casgrain⁴⁸. Plus tard, ce sont sensiblement ces mêmes prémisses qui ont peu à peu constitué le fondement (d'autres diraient : le paradigme) sur lequel s'est érigée l'ethnographie universitaire qui a atteint son apogée au Québec vers les années 1950-1960, avec Luc Lacourcière et Félix-Antoine Savard. On les trouve aussi, à peu près intactes, chez certains de leurs disciples comme Conrad Laforte et Germain Lemieux⁴⁹, ce qui illustre toute l'importance de l'héritage intellectuel du XIX^e siècle.

*

* *

Terminons sur une question. Cette démarche ethnographique initiée par les lettrés n'est pas propre au Québec. On en trouve à peu près l'équivalent, selon un calendrier variable, dans la plupart des pays d'Europe, où elle a été directement inspirée par le romantisme ; cela est vrai de la France, comme on sait, et surtout de l'Allemagne où elle a pris naissance. La question est de savoir comment les lettrés québécois y sont eux-mêmes venus : par imitation ? par intuition, spontanément ? par l'une et l'autre conjuguées ? À l'appui de la première hypothèse, rappelons que les ouvrages des

48. Voir sur ce sujet Roy (1925 42-43, 93-94, *passim*) Robidoux (1958).

49. Comme le montre l'excellente étude que Du Berger (1986) a consacrée à l'œuvre de ce dernier.

principaux romantiques français étaient vendus chez les libraires québécois durant la période étudiée ici (Galarneau et Lemire, 1988). Un certain abbé Brouchy, d'origine française, ancien professeur de Crémazie et de Casgrain, avait contribué de son côté à les faire connaître⁵⁰. Il est bien connu aussi qu'Ernest Gagnon correspondait avec des folkloristes français (entre autres Paul Sébillot) et que Taché de même que Casgrain ont séjourné en France, l'un en 1855, l'autre entre 1856 et 1859 – il y aurait fait connaissance avec l'œuvre de Charles Nodier. On ne s'étonne donc pas des influences romantiques relevées dans la littérature québécoise du XIX^e siècle⁵¹.

Cela dit, on y trouve très peu de références aux sources françaises, ce qui fait douter de la première hypothèse et invite à considérer la deuxième, à savoir une sorte de génération spontanée⁵². Cette deuxième hypothèse conduit à mettre en relief l'orientation première du romantisme qui invitait à respecter la couleur locale, c'est-à-dire la spécificité, et à se rapprocher de la nature, donc du peuple. On voit à quel point ce programme convenait aux promoteurs de la culture nationale. Il est toutefois utile de remonter plus loin encore, jusqu'à Johann Gottfried Herder (1743-1803), le père du romantisme allemand, qui proposait d'asseoir la nation sur les forces élémentaires et primitives incarnées par l'âme populaire (le *volksgeist*) et exprimées dans la langue et les traditions : là résidait la véritable vitalité qui garantissait la permanence des nations, au-delà des artifices institutionnels – dont faisaient partie l'appareil politique et même l'armée. Les littéraires et tous les artistes se devaient d'y puiser leurs matériaux car seule l'âme du peuple était véritablement créatrice. Or, Herder, dont l'ouvrage principal (*Une autre philosophie de l'histoire*) est paru en 1774, écrivait à une

50. Lemire (avec la collaboration de Boivin) retrace la carrière et le rôle de cet abbé dans le troisième tome de *La vie littéraire au Québec* (à paraître aux PUL).

51. Elles ont été décrites par Bisson (1932).

52. Signalons, mais sans la commenter (nous n'avons guère les moyens de le faire), la possibilité que les lettrés québécois aient effectivement imité le romantisme européen, mais sans le dire, à cause de la suspicion dans laquelle était tenu ici ce genre littéraire. Voir, par exemple, la prudence que met Casgrain (1884 : 7, 10-11) à s'en dissocier.

époque où l'Allemagne n'était pas encore constituée comme État-nation. Son nationalisme romantique s'adressait précisément aux peuples sans État. La parenté avec le Québec du milieu du XIX^e siècle est ici encore plus frappante⁵³.

Enfin, à une échelle beaucoup plus immédiate, on peut aussi faire valoir, à l'appui de cette deuxième hypothèse, les relations étroites qui unissaient les lettrés au monde rural, dont la plupart étaient fraîchement issus. Hubert Larue et Gérin-Lajoie, par exemple, ont toujours rêvé de s'établir un jour comme cultivateur, retournant ainsi à leurs racines⁵⁴.

Il y aurait donc place ici pour une recherche qui déborde le cadre de cet essai. Mais elle conclurait peut-être, sans audace, à une troisième voie, à savoir une combinaison d'emprunts et d'inventions.

53. Sur Herder, on peut consulter Maget (1968), Barnard (1969).

54. Le second s'en est ouvert notamment dans ses mémoires (Casgrain, 1926).

Annexe

Répertoire sommaire d'ouvrages québécois à caractère ethnographique rédigés au XIX^e siècle¹

Aubert de Gaspé, Philippe (fils) (1837), *L'influence d'un livre*.

Aubert de Gaspé, Philippe (fils) (1864), *Le chercheur de trésors* (réédition du précédent).

Aubert de Gaspé, Philippe (père) (1861), *Les anciens Canadiens*.

Aubert de Gaspé, Philippe (père) (1866), *Mémoires*.

Beaugrand, Honoré (1900), *La chasse-galerie; légendes canadiennes*.

Béchar, Auguste (1885), *Histoire de la paroisse de Saint-Augustin (Portneuf)*.

Buies, Arthur (1880), *Le Saguenay et la vallée du lac St-Jean*.

Caouette, J.-B. (1892), *Les voix intimes*.

Caron, Napoléon (Minié) (1999), *Deux voyages sur le Saint-Maurice*.

Casgrain, Henri-Raymond (1861), *Légendes canadiennes*.

Casgrain, Henri-Raymond (1876), *Opuscules*.

Casgrain, Henri-Raymond (1894), *Une seconde Acadie*.

Chauveau, P.-J.-O. (1853), *Charles Guérin*.

Chauveau, P.-J.-O. (1877), *Souvenirs et légendes*.

Dandurand, Raoul, Mme (Josette) (1889) *Contes de Noël*.

Ducharme, Charles-Marie (1889), *Ris et croquis*.

Dugas, Georges (1883), *Légendes du Nord-Ouest*.

1. Ce bref répertoire regroupe des recueils de légendes, contes, chansons et autres produits de la tradition orale, des récits de voyages, des histoires de famille, des monographies de paroisses ou de régions, etc. Il ne prétend aucunement à l'exhaustivité, étant limité aux titres les plus connus. En outre, il exclut les écrits, très nombreux, qui n'ont été publiés que sous forme d'articles dans les journaux et revues du XIX^e siècle. Certains ouvrages, enfin, sont des mélanges, les morceaux ethnographiques proprement dits n'en formant qu'une partie. Pour un inventaire plus détaillé, voir Boivin (1975b).

- Dumont, G.-A. (1888), *Les loisirs d'un homme du peuple*.
- Faucher De Saint-Maurice, Narcisse-Henri-Édouard (1874), *À la brunnante ; contes et récits*. Réédité en partie en 1879 sous le titre de *À la veillée. Contes et récits*, avec quelques nouvelles pièces.
- Ferland, J.-B.-A. (1877), *Journal d'un voyage sur les côtes de la Gaspésie*.
- Ferland, J.-B.-A. (1914), *Le sorcier de l'Isle d'Anticosti*.
- Ferland, J.-B.-A. (1917), *Le Labrador. Notes et récits de voyage*.
- Fréchette, Louis (1892), *Originaux et détraqués*.
- Fréchette, Louis (1900), *La Noël au Canada; contes et récits*.
- Fréchette, Louis (1900), *Mémoires intimes*.
- Gagnon, Charles-Alphonse-Nathaniel (1885), *Nouvelles et récits*.
- Gagnon, Ernest (1865), *Chansons populaires du Canada*.
- Gauvreau, Charles-Arthur (1889), *Nos paroisses. L'Isle-Verte (Saint-Jean-Baptiste)*.
- Gauvreau, Charles-Arthur (1890), *L'histoire des Trois-Pistoles*.
- Gérin-Lajoie, Antoine (1862), *Jean Rivard, le défricheur*.
- Gérin-Lajoie, Antoine (1864), *Jean Rivard, économiste*.
- Huston, James (1848-1850), *Le répertoire national*.
- Larue, Hubert (1863), *Scènes de mœurs canadiennes*.
- Larue, Hubert (1879), *Voyage sentimental sur la rue Saint-Jean*.
- Leclaire, Alphonse (1906), *Le Saint-Laurent historique, légendaire et topographique de Montréal à Cacouna et à Chicoutimi sur le Saguenay*.
- Le May, Léon-Pamphile (1899), *Contes vrais*.
- Le Moine, Mac Pherson (1898), *Legends of the St. Lawrence*.
- Mailloux, G.-V. (1880), *Promenade autour de l'Île-aux-Coudres*.
- Marchand, J.-Henriette, (cf. : Mme Raoul Dandurand).
- Morissette, Joseph-Ferdinand (1883), *Au coin du feu. Nouvelles, récits et légendes*.
- Proulx J.-B. (1881), *Voyage au lac Abbitibi*.
- Puy Jalon, Henry de (1894), *Récits du Labrador*.
- Rouleau, Charles-Édouard (1901), *Légendes canadiennes*.

Routhier, A.-B. (1881). *En Canot. Petit voyage au Lac Sain-Jean.*

Roy, J.-Edmond (1889), *Voyage au pays de Tadoussac.*

Stevens, Paul (1867), *Contes populaires.*

Sulte, Benjamin (1876), *Mélanges d'histoire et de littérature.*

Taché, Joseph-Charles (1863), *Forestiers et voyageurs. Mœurs et légendes canadiennes.*

Taché, Joseph-Charles (1871), *Trois légendes de mon pays ou l'Évangile ignoré, l'Évangile prêché, l'Évangile accepté.*

Taché, Joseph-Charles (1885), *Les Sablons (Île de Sable).*

Turcotte, Louis-Philippe (1867), *Histoire de l'Île-d'Orléans.*

Bibliographie

- Barnard, F.M. (dir.) (1969), *J.G. Herder on Social and Political Culture*, Cambridge, Cambridge University Press, 329 p.
- Beaudoin, Réjean (1989), *Naissance d'une littérature. Essai sur le messianisme et les débuts de la littérature canadienne-française (1850-1890)*, Montréal, Boréal Express, 211 p.
- Bernier, Bernard (1980), « La pénétration du capitalisme dans l'agriculture », dans Normand Séguin (dir.), *Agriculture et colonisation au Québec*, Montréal, Boréal Express, p. 73-91.
- Bisson, Laurence Adolphus (1932), *Le romantisme littéraire au Canada français*, Paris, Droz, 285 p.
- Boivin, Aurélien (1975a), « La thématique du conte littéraire québécois au XIX^e siècle », *Actes du 43^e colloque de l'ACFAS*, 42, 2, p. 37-43.
- Boivin, Aurélien (1975b), *Le conte littéraire québécois au XIX^e siècle. Essai de bibliographie critique et analytique*, Montréal, Fides, xxxviii, 376 p.
- Boivin, Aurélien (1985), « La littérisation du conte québécois : structure narrative et fonction moralisatrice », *Oralité et littérature, Actes du X^e congrès de l'Association internationale de littérature comparée*, août, p. 207-221.
- Boivin, Aurélien (1987), « Le conte merveilleux au XIX^e siècle au Québec : un intéressant cas d'histoire littéraire », *Actes du colloque international et interdisciplinaire sur « Les Dimensions du Merveilleux »*, Oslo, 23-28 juin 1986, Oslo, Univeirsitatet I Oslo, II, p. 2-16.
- Bouchard, Gérard (1971), « Apogée et déclin de l'idéologie ultramontaine à travers le journal *Le Nouveau Monde*, 1867-1900 », dans Fernand Dumont, Jean-Paul Montminy et Jean Hamelin (dir.), *Idéologies au Canada français, 1850-1900*, Québec, PUL (coll. Histoire et sociologie de la culture, 1), p. 117-148.
- Bouchard, Gérard (1989), « Une Nouvelle-France entre le Saguenay et la Baie-James : un essai de recommencement national au dix-neuvième siècle », *Canadian Historical Review*, lxx, 4, University of Toronto Press (décembre), p. 473-495.
- Bouchard, Gérard (1990), « Représentations de la population et de la société québécoises : l'apprentissage de la diversité », *Cahiers québécois de démographie*, 19, 1 (printemps), p. 7-28.
- Bouchard, Gérard (1993), « Une nation, deux cultures. Continuités et ruptures dans la pensée québécoise traditionnelle (1840-1960) », dans Gérard Bouchard (dir.) et Serge Courville (coll.), *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*. Sainte-Foy, PUL (coll. Culture française d'Amérique), p. 3-47.
- Casgrain, Henri-Raymond [1873] (1884), *Œuvres complètes*. Tome premier : *Légendes canadiennes et variétés*, Montréal, Beauchemin, 580 p.
- Casgrain, Henri-Raymond (1926), *A. Gérin-Lajoie, d'après ses mémoires*,

- Montréal, Beauchemin (coll. Montcalm), 125 p.
- Dassonville, Michel (1956), *Crémazie*, Montréal / Paris, Fides (coll. Classiques canadiens), 95 p.
- Dessurault, L.-A. (1851), *Six lectures sur l'annexion du Canada aux États-Unis*, Montréal, Gendron.
- Dessureault, Christian (1987), « L'égalitarisme paysan dans l'ancienne société rurale de la vallée du Saint-Laurent : éléments pour une ré-interprétation », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 40, 3 (hiver), p. 373-407.
- Du Berger, Jean (1986), « Germain Lemieux et le folklore », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada*, 12 (été-automne), p. 109-139.
- Dumont, Fernand (1973), « Idéologie et conscience historique dans la société canadienne-française du XIX^e siècle », dans Jean-Paul Bernard (dir.), *Les idéologies québécoises au 19^e siècle*, Montréal, Boréal Express, p. 61-82.
- Dumont, Fernand (1982), « Sur la genèse de la notion de culture populaire », dans Gilles Pronovost (dir.), *Cultures populaires et sociétés contemporaines*, Québec, PUQ, p. 27-42.
- Dumont, Fernand, Jean-Paul Montminy et Jean Hamelin (dir.) (1971), *Idéologies au Canada français, 1850-1900*, Québec, PUL (coll. Histoire et sociologie de la culture, 1), 327 p.
- Eid, Nadia F. (1978), *Le clergé et le pouvoir politique au Québec : une analyse de l'idéologie ultramontaine au milieu du XIX^e siècle*, Montréal, Cahiers du Québec / Hurtubise HMH, 318 p.
- Ferland, J.-B.-A. (1861), « Journal d'un voyage sur les côtes de la Gaspésie », *Soirées canadiennes*, p. 301-449.
- Gagnon, Serge (1978), *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920. La Nouvelle-France de Gameau à Groulx*, Québec, PUL (coll. Les Cahiers d'histoire de l'Université Laval), 474 p.
- Galarneau, Claude, et Maurice Lemire (dir.) (1988), *Livre et lecture au Québec (1800-1850)*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 261 p.
- Galipeau, Pierre (1971), « *La Gazette des campagnes* », dans Fernand Dumont, Jean-Paul Montminy et Jean Hamelin (dir.), *Idéologies au Canada français, 1850-1900*, Québec, PUL (coll. Histoire et sociologie de la culture, 1), p. 149-178.
- Genest, Jean-Guy (1971), « *La Lanterne, 1868-1869* », dans Fernand Dumont, Jean-Paul Montminy et Jean Hamelin (dir.), *Idéologies au Canada français, 1850-1900*, Québec, PUL (coll. Histoire et sociologie de la culture, 1), p. 245-263.
- Groulx, Lionel (1924), *Notre maître, le passé*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 269 p.
- Hamelin, Jean, et Yves Roby (1971), *Histoire économique du Québec, 1851-1896*, Montréal, Fides, 436 p.
- Hardy, René (1971), « L'ultramontanisme de Lafèche : genèse et postulats d'une idéologie », dans Fernand Dumont, Jean-Paul Montminy et Jean Hamelin (dir.), *Idéologies au Canada français, 1850-1900*, Québec, PUL (coll. Histoire et sociologie de la culture, 1), p. 53-62.
- Hare, John E. (1971), *Contes et nouvelles du Canada français, 1778-1859*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, vol. I, 192 p.
- Hare, John E. (1977), *La pensée socio-politique au Québec, 1784-1812. Analyse*

- sémantique*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa (coll. Cahiers du CRCCF, 13), 102 p.
- Hobsbawm, Éric, et Terence Ranger (dir.) (1983), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 320 p.
- Laforte, Conrad (1973), *La chanson folklorique et les écrivains du XIX^e siècle (en France et au Québec)*, Montréal, Hurtubise HMH (Cahiers du Québec, coll. Ethnologie québécoise : cahier II), 253 p.
- Lemieux, Denise (1971), « Les *Mélanges religieux*, 1841-1852 », dans Fernand Dumont, Jean-Paul Montminy et Jean Hamelin (dir.), *Idéologies au Canada français, 1850-1900*, Québec, PUL (coll. Histoire et sociologie de la culture, 1), p. 63-92.
- Lemire, Maurice (1982), « En quête d'un imaginaire québécois », *Recherches sociographiques*, XXIII, 1-2, p. 175-186.
- Lemire, Maurice (1986), « Le discours répressif dans le conte littéraire québécois au XIX^e siècle », *Canada ieri e oggi : Atti del 6^e convegno internazionale di studi canadesi*, Selva di Fasano (Italie), 27-31 marzo, p. 105-131.
- Lemire, Maurice (1987), « L'autonomisation de la « littérature nationale » au XIX^e siècle », *Études littéraires*, 20, 1 (printemps-été), p. 75-98.
- Lemire, Maurice (1993), *Formation de l'imaginaire québécois*, Montréal, Hexagone, 280 p.
- Linteau, Paul-André, René Durocher et Jean-Claude Robert (1979), *Histoire du Québec contemporain. De la confédération à la crise (1867-1929)*, Montréal, Boréal Express, 660 p.
- Maget, Marcel (1968), « Ethnographie européenne », *Ethnologie générale*, Paris, Gallimard (coll. Encyclopédie de la Pléiade), p. 1296-1297.
- Mathieu, Jacques-Pierre (1971), « L'idéologie des *Annales de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, 1880-1902* », dans Fernand Dumont, Jean-Paul Montminy et Jean Hamelin (dir.), *Idéologies au Canada français, 1850-1900*, Québec, PUL (coll. Histoire et sociologie de la culture, 1), p. 294-304.
- Maurault, J. (1866), « Du Lac Saint-Jean au Saint-Maurice », *Foyer canadien*, p. 345-352.
- Monière, Denis (1977), *Le développement des idéologies au Québec, des origines à nos jours*, Montréal, Québec / Américaine, 381 p.
- Nodier, Charles (1837), « La légende de Sœur Béatrix », *Revue de Paris* (octobre).
- Piette-Samson, Christine (1971a), « La représentation ultramontaine de la société à travers le *Courrier du Canada* », dans Fernand Dumont, Jean-Paul Montminy et Jean Hamelin (dir.), *Idéologies au Canada français, 1850-1900*, Québec, PUL (coll. Histoire et sociologie de la culture, 1), p. 287-293.
- Piette-Samson, Christine (1971b), « Louis-Antoine Dessaulles, journaliste libéral », dans Fernand Dumont, Jean-Paul Montminy et Jean Hamelin (dir.), *Idéologies au Canada français, 1850-1900*, Québec, PUL (coll. Histoire et sociologie de la culture, 1), p. 229-243.
- Pilon-Lê, Lise (1978), « L'endettement des cultivateurs québécois : une analyse socio-historique de la rente foncière (1670-1904) », thèse de doctorat en histoire, Université de Montréal, 585 p.

- Pilon-Lê, Lise (1981), « La différenciation de la paysannerie montréalaise au XIX^e siècle : le problème et les faits », *Culture*, 1, 1, p. 48-55.
- Reid, Philippe (1980), « L'émergence du nationalisme canadien-français : l'idéologie du *Canadien* (1806-1842) », *Recherches sociographiques*, xxi, 1-2, p. 11-53.
- Robidoux, Réjean (1958), « Les *Soirées canadiennes* et le *Foyer canadien* dans le mouvement littéraire québécois de 1860 », *Revue de l'Université d'Ottawa* (octobre-décembre), p. 419-420.
- Routhier, A.-B. (1930), *En canot. Petit voyage au Lac St-Jean*, Paris, Casterman, 124 p.
- Roy, Camille (1925), *L'abbé Henri-Raymond Casgrain*, Montréal, Beauchemin, 122 p.
- Saint-Arnaud, Pierre (1971), « *La Patrie, 1879-1880* », dans Fernand Dumont, Jean-Paul Montminy et Jean Hamelin (dir.), *Idéologies au Canada français, 1850-1900*, Québec, PUL (coll. Histoire et sociologie de la culture, 1), p. 211-228.
- Trudelle, C. (1863), « Les Bois-Francs », *Foyer canadien*, p. 15-57.
- Velay-Vallantin, Catherine (1992), *L'histoire des contes*, Paris, Fayard, 359 p.
- Zoltvany, Yves-F. (1971), « Laurent-Olivier David et l'infériorité économique des Canadiens français », dans Fernand Dumont, Jean-Paul Montminy et Jean Hamelin (dir.), *Idéologies au Canada français, 1850-1900*, Québec, PUL (coll. Histoire et sociologie de la culture, 1), p. 282-286.